

Demeure perdue

Norén est sans doute l'un des auteurs suédois... et européens qui ont été les plus joués à Paris. En mars, trois de ses pièces ont été à l'affiche, ce qui est exceptionnel pour un écrivain contemporain étranger à Kiron Espace, *Munich-Athènes*, mal servie par une mise en scène envahie de vidéos, et *Kliniken*, un texte qui n'est pas le plus convaincant de l'auteur, mis en scène par Jean-Louis Martinelli dans une scénographie coûteuse et inutile, et enfin *Eaux dormantes*, qui a été créée à Cergy-Pontoise par Claude Baqué, une pièce que Norén avait commencé à écrire en 1982 et qui s'appelait *Stilla Vatten* et non *Tristano* comme à sa création à Berlin en 1992.

Soit sept personnages, tous issus de familles juives déportées, comme on le saura plus tard, qui discutent d'un peu de tout, en particulier de leurs vacances en France, installés en arc de cercle dans des fauteuils de cuir après un dîner ; Matthias est psychiatre et Judith avocate ; Emma travaille dans l'édition et son mari Daniel est aussi avocat ; ils ont eu une fille Jessica qu'ils ont perdue. Joseph et Sophie sont tous deux journalistes, et il y a enfin Jonas, qui vit dans un centre pour autistes. Le parti pris de mise en scène ne manque pas d'audace : les personnages sont presque toujours assis et se servent de temps en temps un verre de bordeaux. Il pourrait s'agir du commencement d'une banale pièce de mœurs avec, à l'horizon, ces petites histoires d'argent et de sexe qui font le miel du théâtre actuel. Pas du tout ; ces grands bourgeois parlent d'eux avec intelligence et sensibilité, de leur famille, de leur identité, de la mémoire, de la vie et, bien sûr, de la mort qui les obsède ; leur mort future à eux et celle, inexplicable, incompréhensible, de leurs familles exterminées dans les camps. « Si nous regardons en arrière, dit Lars Norén, c'est l'histoire

de la mort, la mort parce qu'avant, c'était la vie. » Sur un écran s'affiche le nom des capitales où ils ont passé leur dernier été, et quelques lettres en hébreu et la silhouette de Jessica dont la mort brutale a cassé quelque chose chez Emma qui n'a plus du tout la même perception du temps ; quant à Jonas, il semble, lui, hors du temps. Daniel le plus âgé, solidement calé dans son fauteuil a comme une sorte de force morale mais aussi une grande inquiétude devant le nouvel antisémitisme qu'il sent arriver.

Il y a aussi dans *Eaux dormantes* une réflexion permanente sur le langage qui constitue, dit l'auteur, « notre demeure mais notre demeure perdue ». Comme si les personnages, même le pauvre Jonas, sentaient bien que la conversation qu'ils ont entre eux, pour franche et amicale qu'elle soit, a tout du dérisoire... et n'avait d'autre but que de masquer le vide et la fin inéluctable de leur (de notre) pauvre existence.

La mise en scène de Claude Baqué, comme ses précédentes, est d'une remarquable précision et la direction d'acteurs a été menée au plus serré. Et il n'est pas si fréquent de voir dans une même distribution des acteurs aussi exemplaires que Serge Maggiani, Michel Hermon et Nicolas Struve. Du côté des choses à revoir : des lumières à rendre moins crépusculaires, et un texte qu'il faudrait absolument resserrer, ce qui n'est jamais facile mais qui ici devient indispensable si l'on veut garder la puissance du dialogue qui a tendance à fondre, l'unité entre le premier et le deuxième acte, dans les conditions actuelles, a du mal à passer. Mais le spectacle, rééquilibré et sur une plus grande scène comme celle de l'Athénée, devrait trouver toute sa dimension.

Philippe du Vignat

Eaux dormantes de Lars Norén.
Théâtre de l'Athénée.
À partir du 31 mai.